

Emmanuel de Cacqueray

Miroir, mon beau miroir... *

Ce qui permet de se voir, de se reconnaître, de s'aimer dans son image passe par un échange de regards, c'est ce que le stade du miroir met en évidence. Des sujets ne parviennent pas à l'assomption de l'image spéculaire, nous le rencontrons dans la clinique en constatant l'impérieuse nécessité de régler notre regard, tellement le regard peut être insupportable, intrusif, voire reçu comme insultant. Le rapport entre la parole, la voix et le regard est ainsi manifeste.

Quand j'étais enfant, ma grand-mère répétait aux enfants qui se miraient trop longtemps, à son goût, dans le grand miroir de sa chambre, que le diable ne manquerait pas d'apparaître si nous osions continuer. Elle nous formulait ainsi que derrière le reflet du miroir pouvait apparaître quelque chose d'un au-delà, une altérité radicale inquiétante. Ma grand-mère faisait entendre là que le miroir possède une part obscure et que le sujet humain face à lui n'est pas dans un rapport simple avec son image, celle que le miroir lui renvoie. Très marquée par la religion catholique, sa référence au diable renvoie évidemment à cette figure malfaisante qui cherche à attirer le sujet humain dans ses rets pour l'écartier du chemin, celui dicté par l'idéal du divin, à savoir être à l'image de Dieu. Figure du diable qui par son existence fait de l'homme un être confronté à un manque fondamental, une figure qui met cet homme entre l'idéal et l'impossible, dans une constante division. Se regarder donc dans le miroir met le croyant dans le risque d'apercevoir ce diable qui lui colle à la peau puisqu'il est par définition un pécheur. Par ce petit préambule sur ma grand-mère, je vous glisse là que le stade du miroir théorisé par Lacan renvoie à un savoir très ancien, celui du sujet qui face au miroir espère trouver son image idéale. Puisque celle-ci est toujours divisée par le regard de l'Autre, ce sujet troublé risque de se voir confronté à son orgueil, sa honte ou son angoisse...

D'une certaine manière, cette petite histoire avec ma grand-mère permet d'apercevoir cette tension de l'enfant pris entre le plaisir de s'apercevoir dans le miroir, la division produite par la présence de l'autre qui confronte à

la peur d'être anéanti, absorbé, dépossédé, et l'envie d'être reconnu. Entre l'instant où je me mire dans le miroir et le moment où ma grand-mère me parle du diable, je ne suis sans doute plus tout à fait le même. De quoi pouvait être chargé l'échange de regards avec ma grand-mère ? Sûrement le poids de son regard et de ses paroles a pu provoquer quelques affects... C'est, je crois, ce que Lacan cherche à faire entendre avec ce stade du miroir qui montre que le sujet est pris dans quelque chose qui affecte son corps avec la jubilation, mais qu'il doit en même temps faire avec l'Autre, qui à la fois le révèle à lui-même, et à la fois le dépossède. Le sujet doit composer, allier, dialectiser cela et c'est sans doute ce que le sujet psychotique ne parvient pas à faire.

Partons de Freud

Partons de son texte « Pour introduire le narcissisme ¹ » écrit en 1914, texte où il élabore cette hypothèse du narcissisme à partir d'études sur la schizophrénie, les démences précoces et la vie amoureuse des êtres humains. J. Lacan commente cet article dans son premier séminaire en précisant qu'il y a là une réponse de Freud à Jung avec pour visée l'élaboration de la structure des psychoses ². Freud pose qu'au tout début de la vie de l'enfant, il y a d'abord les pulsions autoérotiques avant toute constitution du moi. Le sujet humain vit des expériences de satisfaction reliées aux fonctions vitales sans rapport avec la libido, c'est-à-dire sans implication du désir ³. Sur ces fonctions vitales autoérotiques, le moi se construit peu à peu et c'est par les fonctions du moi qu'un choix d'objet deviendra possible. Soit les soins prodigués par la mère ont pour effet d'étayer le premier investissement libidinal, c'est une voie possible décrite par Freud, soit, par la voie narcissique, l'enfant s'élit lui-même comme objet d'amour. En fait, nous dit Freud, ces deux voies peuvent coexister chez un même sujet, l'une prenant le pas sur l'autre. Dans cet article, Freud pose qu'il y a deux narcissismes : le primaire qui préside à la constitution du moi, nécessaire aux fonctions vitales, et le secondaire qui découle du moi.

De Freud à Lacan

J. Lacan étaye l'utilité de sa conception du stade du miroir à partir de ces pulsions autoérotiques primordiales pour mettre en évidence que le « moi humain se constitue sur le fondement de la relation imaginaire ⁴ ». L'objet « soi-même » ou l'objet maternel émergent ensemble dans la même logique des pulsions autoérotiques et permettent l'élaboration du moi, d'en poser les fondations. Dans l'article sur le stade du miroir, Lacan élabore un partage entre ce qui relève de l'imaginaire et ce qui relève de l'efficacité

symbolique. Il distingue l'aliénation du moi à son image de la formation du Je et, ainsi, distingue l'objectivation découlant de l'identification à l'autre de la subjectivation restituée par le langage ⁵. Deux registres sont donc impliqués dans ce stade du miroir et cela dégage ce qui faisait nécessité pour Freud, à savoir distinguer les névroses des psychoses. Lacan lit Freud en mettant en évidence que celui-ci s'efforçait de distinguer l'imaginaire du symbolique, même s'il ne les nommait pas ainsi. Dans la version qu'il donne du stade du miroir dans « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache », il va donner sa pleine dimension symbolique à la parole (désignée par l'Autre) dans la constitution du moi. Il exemplifie cela avec l'enfant au miroir qui se retourne vers celui qui le porte ⁶ et c'est dans l'échange qu'éclate la jubilation. Le stade du miroir révèle ce que sont les relations du sujet à son image, ce qu'il saisit de l'image de son propre corps (*l'Urbild* du moi), comment ce sujet accède à la maîtrise de soi par son expérience.

J. Lacan fait du stade du miroir un moment essentiel de la constitution du sujet, de l'introduction de l'être humain dans la subjectivation. Il faut être petit d'homme pour investir son image, et passer du narcissisme primaire décrit par Freud, narcissisme se rapportant à l'image corporelle qui donne au sujet son unité, au narcissisme secondaire qui introduit dans la relation à l'autre prenant valeur captivante. « L'identification narcissique, [...], celle du second narcissisme, c'est l'identification à l'autre et celle-ci permet à l'homme de situer avec précision son rapport imaginaire et libidinal au monde en général ⁷. »

Avant le stade du miroir

Lacan pose que l'objet est là dès l'origine, c'est comme objet qu'un sujet « se reflète dans la dimension du désir de l'Autre ⁸ ». En naissant, tout enfant est objet pour la mère, objet *a*, voué à réaliser la cause maternelle. « Il sature [...] le mode de manque où se spécifie le désir de la mère ⁹ », écrit Lacan dans ses notes à Jenny Aubry, il cause le désir de la mère en répondant à son désir d'enfant. Cet objet d'origine, avant d'être sujet, est donc d'abord objet du désir, objet inactif relevant de « l'Autre comme site préalable du pur sujet du signifiant ¹⁰ ». Objet inerte d'avant la constitution du moi. Cet objet originnaire, nous pouvons le mettre en lien avec ce que Lacan représente par le vase vide quand il dessine son schéma optique. Ce vase-objet vide, potentiellement, peut se remplir. N'est-ce pas en rapport avec la Chose, *das Ding*, invisible et impensable, cette Chose en moi et pourtant tout à fait étrangère, une part intime qui m'est extérieure, une extimité comme l'a nommée J. Lacan ?

Cet objet, *das Ding*, objet perdu, toujours recherché, Lacan en dit ceci : « On le retrouve tout au plus comme regret. Ce n'est pas lui que l'on retrouve, mais ses coordonnées de plaisir ¹¹. » Cette Chose serait comme une sorte de réserve libidinale du désir, mais d'un désir pas encore mis en fonction, qui serait là comme ce que Lacan appelle « une jouissance autiste », une jouissance autoérotique ¹², une jouissance ni orientée vers l'Autre, ni tournée vers l'objet. Un aliment en réserve qui servira à alimenter ce qui viendra ensuite comme « instrument dans le rapport à l'autre ¹³ ». Cet objet inactif, objet du désir, pris dans cette jouissance autiste, préfigure sans doute l'objet *a* inventé par Lacan, objet cause du désir pour la mère mais objet sans image, non spécularisable et qu'il s'agira pour le sujet d'habiller. Le désir ne pourra entrer en fonction qu'à partir de l'inscription d'un manque et que si la signification phallique vient répondre à ce manque. Pour cela il faut que le sujet soit introduit au champ de l'Autre, il doit alors en passer par le stade du miroir.

Le stade du miroir

J. Lacan présente « le stade du miroir comme une identification » et il précise qu'une identification « c'est la transformation produite chez le sujet, quand il assume une image ¹⁴ ». L'enfant encore tout dépendant de sa mère, ne sachant ni marcher, ni parler, ni se nourrir, jubile à apercevoir son image, la forme de son corps. Cet enfant pris dans les entraves de l'appui et du soutien des autres de son environnement, donc loin d'une maîtrise de ses actes, appréhende cependant grâce à son reflet la possibilité virtuelle d'une maîtrise imaginaire. Il y a donc un écart, une béance entre ce qu'il est et ce qu'il voit, une béance qu'il lui faut assumer. Dans ce qu'il voit, alors qu'il anticipe une sorte de maîtrise virtuelle, la forme totale du corps ne lui est donnée que comme *Gestalt*, dit Lacan, c'est-à-dire dans une extériorité, comme une forme qui lui est absolument extérieure. Et Lacan précise que cette *Gestalt* est plus constituante que constituée. C'est dire sans doute que le sujet n'a pas vraiment accès à son image, le sujet n'a pas d'image, c'est le corps qui en a une.

« Le stade du miroir vient au secours d'une activité à quoi ne se livre le sujet qu'en tant qu'il a à satisfaire le désir de l'Autre, et donc dans la visée d'illusionner ce désir. C'est toute la valeur de l'activité jubilatoire de l'enfant devant son miroir ¹⁵. » Le schéma optique mettra plus précisément en évidence le fait que le sujet n'a d'accès à son image que par l'intermédiaire du miroir de l'Autre. L'image est une captation du sujet qui se trouve pris là dans les rets de l'Autre, aliéné à l'Autre, en même temps qu'il s'y identifie. Il puise dans sa jubilation, par l'image de l'autre, le sentiment de son propre être.

Pris dans une certaine fascination d'une image idéale de lui-même, quand il paraît dans le regard admiratif du cercle familial, il en est narcissisé et par la même occasion capté, aliéné. Entre cette image idéale dans laquelle il s'identifie, s'aliène à l'autre, et ce qu'il interprète du désir de sa mère, il se trouve face à un écart. Lacan nous dit que « la part prise du désir de la mère si elle n'a pas de médiation (celle qu'assure normalement la fonction du père) laisse l'enfant ouvert à toutes les prises fantasmatisques ¹⁶ ». L'enfant, du fait de cet écart, rencontre dans sa propre image la dimension d'un manque, c'est sur ce manque qu'il va pouvoir s'étayer, pour reprendre une expression de Freud. Dans le manque ressenti, il y a la matrice symbolique de la constitution du moi.

Ce manque ressenti, il le suppose à l'autre, en l'occasion à sa mère, et pour la combler il va jusqu'à s'identifier à cet objet imaginaire qu'est le phallus. Il le fait à travers moult « stratégies » propres à capter son désir. Il a ainsi à consentir à la perte de cette Chose qui n'existera plus que dans de pâles reflets de substituts, il a à se résigner à une perte qui concerne son être. En entrant dans le langage, le petit sujet compose avec cette perte, il n'est ni pris totalement dans la volupté de sa propre image, ni absorbé totalement par la volonté de l'Autre. Il peut se représenter dans les actes de la vie, se voir en train de jouer ou de manger, c'est-à-dire que sa solitude est habitée de l'image qu'il a de lui-même, *via* l'Autre.

Sur l'imaginaire le moi se constitue

C'est pour le sujet un événement considérable que de reconnaître son image dans le miroir, un événement qui rebondit aussitôt, dit Lacan, en une série de gestes où, dans le jeu, il éprouve et assume son image en relation avec son entourage, avec l'Autre reflété, c'est-à-dire en relation à la parole de sa mère. C'est déjà dire que c'est l'Autre qui authentifie cette image de lui-même. Le sujet ne se voit qu'à partir de l'Autre, c'est l'Autre qui fait miroir, le miroir c'est l'Autre. Le sujet n'est cependant pas équivalent à son image, ce que l'Autre lui renvoie de son image dans ses paroles, malgré tous ses efforts pour le satisfaire, est fait de discordances, de malentendus et suscite l'angoisse. Dans ce processus qui va de l'image spéculaire à la constitution du moi en passant par la subjectivation par le signifiant, le sujet face à son image est pris dans une hostilité. Le moi est déjà, par lui-même, « un autre qu'il instaure dans une dualité interne au sujet. Le moi est ce maître que le sujet trouve dans un autre ¹⁷ ».

Le petit sujet a imaginé son unité possible en la voyant chez l'autre et, finalement, il découvre qu'il ne l'a pas lui-même, il impute alors à l'autre

la responsabilité de la lui avoir dérobée. Il est dans une sorte d'affrontement au semblable et cela le verse dans une intime agressivité. Son désir n'existe là que sur le plan de la seule relation spéculaire, projeté, aliéné dans l'autre. La tension provoquée est alors sans issue, son effet est l'agressivité où se décompose le face-à-face du semblable au semblable. Le désir du sujet est totalement happé par une concurrence, une rivalité absolue avec l'autre, concernant l'objet désiré. Dans cette aliénation primordiale, un désir meurtrier s'engendre chez le sujet, pris dans cette agressivité radicale, le désir de la destruction de l'autre en tant qu'il supporte le désir du sujet ¹⁸. Cette tension agressive est constituante du moi. Pour que le sujet puisse trouver une issue à cette béance de la relation imaginaire qui est vouée au conflit, il lui faut l'appui du symbolique, l'intervention de la parole. Lacan nous montre que l'image est fondamentale dans toute cette dialectique entre le sujet et l'autre, mais c'est l'effet de langage qui donne au sujet son statut.

Cette expérience du rapport au semblable, cette agressivité prête à surgir parfois au détour d'une rencontre, il me semble que chacun pourrait en témoigner à sa façon. L'actualité en donne en tout cas des aperçus constants. « [...] dans tout rapport, même érotique, avec l'autre, il y a quelque écho de cette relation d'exclusion, c'est lui ou moi [...]. Cette tension agressive [...] est absolument intégrée à toute espèce de fonctionnement imaginaire chez l'homme ¹⁹ ». Du point de vue de la clinique, nous la retrouvons mise à nu chez des sujets psychotiques qui sont déclenchés par un regard, une voix, une parole, un trop de présence auprès d'eux.

Dans la psychose

Du fait de la forclusion du Nom-du-Père, le sujet psychotique n'a pu élaborer et composer avec cette perte. Il est soit dans une lutte à mort à vouloir l'emporter sur l'autre dans un rapport destructeur de l'ordre d'un « c'est lui ou moi », comme dans la paranoïa, soit accepte de se laisser mortifier, d'être le déchet de l'Autre, comme dans la schizophrénie. Que peut être la relation au miroir pour l'un ou l'autre de ces sujets, soit celui de triompher du semblable, soit en être absorbé et ne se voir plus que dans le morcellement, l'éclatement, l'éparpillement ? Lacan pose un parallèle entre le moi et la paranoïa dans le sens où la constitution du moi qui se fait donc par l'identification au semblable est de type paranoïaque. Dans le transitivisme de l'enfant face à son semblable, il ne distingue plus l'autre de lui-même. Il va attribuer à l'autre ce qui vient de lui. Nous voyons bien que quelque chose dans la constitution du moi s'étaye à partir de ce transitivisme que nous rencontrons chez tout enfant. Dans la paranoïa, ce transitivisme semble s'être cristallisé.

Le sujet autiste, lui, ne semble pas pouvoir établir de relation avec le miroir, c'est-à-dire avec le semblable. La vie qui se manifeste dans l'autre semble pour lui dangereuse, persécutrice, il écarte pour cette raison toute parole, toute demande, toute énonciation, et par là tout risque de perdre la moindre parcelle de son être.

Maxence

Pour essayer d'éclairer un peu quelque chose sur ce stade du miroir et la question de la psychose, je vais présenter le cas d'un jeune homme.

Maxence, face au miroir, ne se reconnaît pas, il se fige et se met à admonester l'image comme si l'image renvoyée était celle d'un autre monstrueux. Il se fige face à cette image, puis engueule cet autre. L'intervention à ses côtés de son assistante familiale permet progressivement à Maxence de se reconnaître après l'avoir reconnue, elle. Il a fallu que, soutenu par la parole de cette intervenante, son regard passe de son corps à son image pour qu'un sourire de contentement lui permette de se trouver beau. Il a investi sa propre image grâce à ce partenaire qu'est pour lui son assistante familiale.

Nous voyons que cet investissement de l'image est pour le moins problématique. Il n'est pas sûr que de se trouver beau dans le miroir tendu par l'assistante familiale lui serve pour s'orienter ensuite dans la vie, lui serve d'escabeau. Il a construit ses espaces, il a quelques repères, quelques appuis, il croit un peu en son moi. Mais, quand une modification intervient, quand un autre s'introduit inopinément dans ce qui constitue son domaine, il devient aussitôt agressif, lâche une insulte, une grossièreté pour éjecter l'intrus. Il est aussitôt pris dans ce registre imaginaire d'exclusion, se sent écrasé, effacé et inversement il cherche à virer cet autre intrusif. Tout se passe comme s'il se trouvait confronté au risque d'un vacillement permanent de l'image, la frontière entre lui et l'autre s'estompe. Pris dans des angoisses où il ne sait plus qui il est, il lance insultes et menaces. Il parvient dans l'après-coup à venir s'excuser. Il se reconnaît comme celui qui insulte et cependant celui qui insulte est autre, c'est celui qui l'énerve. Nous notons ainsi une sorte de retournement constant que nous pourrions résumer ainsi : « Moi est l'autre, l'autre est moi. »

Il trouve abri dans le reflet de son efficacité de cuisinier, une image idéale qui lui permet une inscription plus pacifiée dans la vie. Nous pourrions dire qu'il parvient à installer un rapport avec un Autre pacifiant quand il est arrimé à une place précise, identifié par un habit, une fonction, une parole. Mais, dès le moindre écart, il est lâché et l'horreur l'engloutit. Il lui


faudrait que le désir de l'Autre soit sans distance avec cette image idéale dans laquelle il s'identifie. Je veux dire que l'image idéale donnée par un signifiant, une fonction, fait identité pour lui et l'Autre doit être à une place inamovible qui valorise et soutient cet idéal du moi.




















Les imprévus, les changements, les intrusions des autres sont pour Maxence autant de dangers risquant de mettre en péril son étayage. Ainsi, il m'a amené à l'accompagner, pour régler avec lui les à-côtés, les dérangements qui surviennent dans la cuisine par l'arrivée d'un tiers par exemple, ou par l'absence ou les attitudes de la maîtresse de maison qui font parfois énigmes pour lui. « Elle fait des grimaces avec sa langue, elle est chiante. » Il montre ainsi qu'il cherche auprès de l'autre un appui mais que celui-ci lui reste énigmatique. Il attend de l'autre une certaine garantie, que celui-ci atteste de la valeur d'une image où il peut se reconnaître, mais il sait que de cet autre peut surgir un diable grimaçant, dès que celui-ci dévie.

S'il m'adjoint comme témoin de ce qu'il élabore en cuisine, c'est parce qu'il cherche auprès de l'autre l'appui nécessaire pour arrimer son image, ce qui va l'identifier dans une fonction sociale, lui donner un nom : être cuisinier, comme il peut être par ailleurs danseur ou élève. L'insulte, l'agressivité et la menace qui surgissent souvent indiquent que le petit autre prend valeur dangereuse dans un moment où il perd tout appui. L'Autre le lâche et il ne se reconnaît plus.

Maxence illustre l'impossibilité pour certains sujets de parvenir à l'assomption de l'image spéculaire. Quelles issues trouvent-ils alors pour accéder au désir ? Sans possibilité de rencontre dans leur propre image, avec la dimension d'un manque, sur quoi peuvent-ils s'étayer ? Maxence trouve une voie au regard de l'autre en étant réellement identifié par une fonction. C'est par cette voie qu'il semble pouvoir accéder au désir.

Mots-clés : miroir, narcissisme, image, regard, psychose, désir.

*  Texte extrait d'une intervention faite le 7 octobre 2014 à la Maison des Enfants au Pays à Poligné, lors de la soirée d'études psychanalytiques sur le thème : « Désir et psychose ».

1.  S. Freud, « Pour introduire le narcissisme », dans *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1972, p. 81.
2.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre I, Les Écrits techniques de Freud*, Paris, Seuil, 1975, p. 138.
3.  *Ibid.*, p. 131.
4.  *Ibid.*, p. 133.
5.  J. Lacan, « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 94.
6.  J. Lacan, « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache », dans *Écrits, op. cit.*, p. 678.
7.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre I, Les Écrits techniques de Freud, op. cit.*, p. 144.
8.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VI, Le Désir et son interprétation*, Paris, Seuil, 2013, p. 561.
9.  J. Lacan, « Note sur l'enfant », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 374.
10.  J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir », dans *Écrits, op. cit.*, p. 807.
11.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 65 et 66.
12.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p. 57.
13.  *Ibid.*
14.  J. Lacan, « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je », *op. cit.*, p. 94.
15.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998, p. 225.
16.  J. Lacan, « Note sur l'enfant », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 373.
17.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p. 107.
18.  J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir », *op. cit.*, p. 810.
19.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses, op. cit.*, p. 107 et 110.